



LE JOURNAL D'UN INCONNU

18 mai 18....



VOilà déjà huit jours que je suis cloué au lit par ce rhumatisme inflammatoire. Mon Dieu ! que le temps semble long passé entre les quatre murs de mon chambre. Il est vrai que j'ai beaucoup de livres à ma disposition et que les heures s'écoulent plus rapidement, lorsque les douleurs me permettent de

me plonger dans leur lecture. Cependant ; ne pas sortir, ne pas voir la rue, les passants et surtout les passantes, ne pas entendre ses mille bruits ; ne pas jouir des beaux jours qui accompagnent le printemps, quelle peine !

C'est que ma vie n'est pas d'être cloîtré ; il me faut le grand air, la voûte haute, les tracasseries des voies publiques, les nombreuses surprises qui s'offrent chaque jour au citoyen de Montréal. Puis, je suis jeune, encore plein de feu, d'enthousiasme, cette inaction forcée me tue. Aussi, pour me procurer une nouvelle distraction ! j'ai entrepris de continuer ce cher journal, que j'avais abandonné depuis près d'un an. Maintenant, je sens tout le prix de ce cahier auquel l'on confie ses impressions. C'est un ami discret, intime, qui possède plusieurs qualités, entr'autres celles d'écouter toutes les confidences, de ne jamais donner de conseil, de se souvenir de tout. Un véritable phénomène !... Dix heures viennent de sonner ; le soleil commence à pénétrer librement dans ma chambre, car ma mère a ouvert la fenêtre, afin de laisser entrer les brises parfumées du mois des poètes. Il me semble que ce m'est salutaire. Pendant que j'écris, voilà que de l'autre côté de la rue, au même étage que le mien, une autre fenêtre vient de s'ouvrir. Une apparition charmante s'encadre dans l'ouverture. Ce doit être la fille des nouveaux locataires. Franchement, je le répète, elle est charmante. Sa figure est jolie... Sa tête est ornée d'une chevelure longue et du plus beau noir... Son buste est admirable par sa forme... Ses mains sont celles d'une marquise... Mais, je ne sais quel air mélancolique est répandu sur toute sa physionomie. Instinctivement, elle m'inspire de la pitié... Que je suis ridicule... Juger des gens par la mine ! La voilà qui procède à sa toilette. Décidément elle ne se sait pas surveillée...

19 mai.

Je reprends mes notes presque à la même heure qu'hier. C'est le moment de la journée où mon esprit est le plus lucide. Réposé par une nuit de sommeil assez tranquille je suis tout à fait dispos. Mon médecin me disait, hier après midi, que j'étais en pleine convalescence et que bientôt je pourrais quitter mon réduit. Sortir, combien j'anticipe ce moment ! Mais, j'y songe, que fait donc ma voisine ? J'ai fait pousser les volets tout exprès, afin de la voir de nouveau. Je suis aussi curieux qu'une femme. Ce doit être pardonnable pour un jeune homme plein d'amour pour le beau sexe et forcé de vivre en solitaire depuis si longtemps. Chut... d'où vient ce bruit particulier. La voici ! ah ! je savais bien que mon désir serait exaucé.

Vêtue d'une simple robe de matin qui laisse indécis les contours harmonieux de sa personne, elle me représente une de ces visions de la folle du logis place dans nos rêveries de vingt ans, alors que la passion se réveille en nous... Sapristi ! elle m'a aperçu... Va-t-elle se retirer ! Non, son regard velouté se repose sur moi. Elle semble comprendre ma position, car sa figure s'est rembrunie ; la tristesse couvre ses traits. Son cœur a dû souffrir. Ceux qui ont éprouvé des peines sont

beaucoup plus sensibles aux malheurs d'autrui. Ce doit être là l'explication de cette mélancolie qui l'entoure, l'enveloppe, lui donne un aspect douloureux tout en conservant les charmes de sa beauté. Regarde, jeune fille, les rayons qui partent de tes yeux réchauffent mon âme. Tu m'apparais comme la personnification de l'espérance.

Voici qu'elle se retire un peu confuse, après m'avoir vu écrire. Devinerait-elle que je fixe mes impressions ? Oh ! reste donc, mes idées sont chastes ainsi que mes paroles. Hélas ! elle part et mon imagination la suit. Bonjour.

20 mai.

Toute la journée, hier, l'image de mon inconnue s'est proménée devant mes yeux. S'il fallait que je l'aimasse ? Quelle tuile ! Moi, qui m'étais voué au célibat. Bêtise, que tout cela. Je suis faible encore, et cette faiblesse permet aux anciens rêves amoureux de rentrer dans mon esprit. Lorsque je serai mieux, plus fort, ils reprendront le chemin par où ils sont venus. L'état du mariage n'a jamais présenté d'attraits pour moi. Perdre sa liberté, quel homme sensé peut y songer sans frissonner. Brr... Que fait donc ma *belle du matin* ? — Je l'ai baptisée de ce nom — Qu'entends-je 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11... onze heures !... Onze heures et rien ne paraît avoir bougé dans sa chambre ! Serait-elle malade ? Non, non ! elle ne peut l'être pendant que je le suis. Sortie ? non, non ! elle sait que la voir me fait plaisir. Ce serait cruel que de me refuser cela. Allons ! je divague. De quel droit exigerais-je autant de bonté d'une inconnue ?

Cependant, ma toute belle, tu... .

Vive Dieu ! son bras blanc et rond pousse les persiennes. Elle m'apparaît... mais dans quel état ! Ses longs cheveux d'ébène errent épars, à l'abandon sur ses épaules, faisant ressortir violemment la matité de son visage et la blancheur de son linge. Ses yeux hagards brasillent d'une manière étonnante. Deux larmes, perles brillantes, roulent lentement sur ses joues rosées. — Une torture inouïe, surhumaine, semble martyriser la malheureuse. Contrairement à certaine femme que la douleur ou les passions enlaidissent, sa beauté demeurerait toujours. Telle je m'imaginerais une déesse que la jalousie aurait empoisonné de son venin maudit.

Soudain, par un geste brusque de la tête, elle renvoie sa chevelure luxueuse en arrière et, tendant les bras, avançant le buste, ma *belle du matin* paraît m'appeler, me supplier. Sa lèvre quémante un baiser, son œil est redevenu doux.

Ciel ! Serais-je en présence d'une hystérique, d'une érotomane, ou bien serait-ce une de ces filles... ? Mystère !...

Voici que ses parents l'entraînent de vive force hors de la chambre...

Même jour, le soir

Que d'événements aujourd'hui. La vision de ce matin, suivie de la scène ou plutôt de la lutte engagée entre une pauvre enfant et ses proches qui voulaient l'enlever aux regards du voisinage. Ma sortie, — car j'ai commencé à marcher, — mon bain de soleil dans la rue, ce milieu que j'aime, qui m'attire, qu'il faut que je voie chaque jour ; les renseignements recueillis sur le compte de ma belle inconnue, tout se groupe pour me faire cette journée inoubliable.

Quand ce ne serait que le petit roman dont elle est l'héroïne, ma souvenance la conserverait là, dans ma mémoire. Folle elle l'est, et folle pour avoir trop aimé.

Il est bizarre, mon goût, mais c'est une nature comme celle là que je voudrais posséder. Une de ces natures affinées qui ressentent tout à un degré supérieur, chez qui l'irréel enjolive, achève ce que le réel a d'incomplet. De telles femmes, de tels hommes jouissent d'une vie ultra terrestre, parce que leurs sens sont d'une délicatesse extrême et d'une sonorité incroyable. Jamais le peuple ne comprendra ce que je veux exprimer. Ses facultés languides, somnolentes, n'ont jamais voulu dépasser les bornes de l'ignorance.

25 mai.

Je ne l'ai pas revue, mais j'ai appris toute son histoire.

Jeanne Boulard, c'est son nom, comptait dix-huit printemps, et deux ans se sont écoulés depuis. Fille d'un riche propriétaire, elle avait reçu une instruction supérieure. Belle, intelligente, une dot magnifique en perspective, bref elle réunissait toutes les qualités aux yeux des prétendants, dont le nombre était considérable.

Parmi eux se trouvait un étudiant en droit nommé Hector Mondet. Jeune homme de talent, causeur agréable, bien fait, actif, studieux, il pouvait s'attendre à un brillant avenir... mais en attendant... il était pauvre. Fils d'un brave ouvrier qui avait tout sacrifié pour le faire instruire, il n'avait connu que le besoin.

Ironie du sort ! Ce fut sur lui que Jeanne jeta les yeux, sans songer.

Elle s'était senti attirée, elle avait suivi son penchant.

D'ailleurs, est-ce que l'amour raisonne ?

Madame Boulard s'aperçut bientôt de la préférence marquée de Jeanne pour cet étudiant. Son cœur de femme enrichie se serra. Elle avait encore présent à la mémoire les luttes et les travaux de son mari, les siens propres. Partis d'avec le peuple, d'avec la masse qui grouille, chante, meurt sous le harnais ou dans le taudis, au milieu d'une atmosphère misérable, ils s'étaient élevés péniblement, à force d'économie, d'égoïsme, de parcimonie même. Ils savaient ce qu'il coûtait cet argent péniblement amassé, et ils iraient le donner à un va-nu-pieds, ils feraient se *carrer* un sans le sou ? Allons donc ! Puis Jeanne, cette enfant bénie, chérie, adorée, elle connaîtrait peut-être la gêne, la pauvreté... tandis qu'elle n'avait qu'à choisir un riche parti pour éviter tout cela ? L'argent devait s'allier avec l'argent, et le reste venait par surcroît.

Une fausse tendresse maternelle l'égarait.

Ayant confié la chose au père Boulard il l'approuva. L'amour selon lui c'était une utopie. Donc...

Pour ces deux parvenus rien n'égalait le métal qui adoucit les maux et fait commettre les crimes. Ayant acquis une certaine position sociale grâce à lui, ils le tenaient en grande vénération.

Dès ce jour ils entreprirent d'éteindre graduellement, comme par dose, les feux qui consumaient leur héritière unique. Pour argument péremptoire, ils tâchaient d'insinuer que Hector se souciait guère de sa personne, que sa dot seule le tentait, qu'il la rendrait malheureuse.

Hélas ! ils se frappaient la tête contre un mur. L'âme innocente de la jeune fille se refusait à croire de pareilles suppositions et elle avait raison. Jamais sentiment plus pur n'avait fait battre deux cœurs aussi chastes. S'unir un jour, vivre l'un pour l'autre était leur espérance. Sans doute, Dieu les avait créés pour s'aimer. En se voyant ils s'étaient compris ; chacun d'eux avait trouvé son idéal. Aussi quel couple charmant faisaient-ils quand dans les rues de notre ville ils passaient bras dessus, bras dessous. Dans ces moments d'ivresse ils croyaient vivre dans un monde meilleur. Ils oubliaient les mesquines ambitions de leurs semblables. Mais, lorsque la réalité revenait de nouveau s'offrir à leurs yeux dans sa nudité monstrueuse, ils se serraient l'un près de l'autre avec effroi, et l'amour les enlaçait plus sûrement dans ses rets d'or. La passion augmentait chez eux en raison directe du degré de résistance qu'ils rencontraient. De même le ruisseau précipite son cours avec violence lorsqu'il rencontre des obstacles sur son chemin.

Nos deux amants voyaient le bonheur dans cette union, mais pour se posséder mutuellement il fallait le consentement des parents et une espèce d'acceptation obsédait Hector.

Jeanne, toutefois, ne lui avait rien dit, mais chaque fois qu'il voyait M. Boulard une oppression subite l'étreignait à la poitrine. Le sang lui montait à la figure comme refoulé du cœur, et une voix mystérieuse répétait à ses oreilles : " Il fera ton malheur ". Cela ne pouvait durer, et faisant taire ses pressentiments il résolut d'aller demander la main de sa chérie. Oui ! il verrait les parents, leur parlerait de son amitié sans bornes pour leur fille adorée, de ses projets, de son désir de la rendre heureuse. Il ferait miroiter son désinté-